

Le fascisme refoulé au cœur d'une saga familiale signée Michela Marzano

JEAN-BERNARD VUILLÈME



La marche sur Rome, avec à sa tête Mussolini entouré de Chemises noires, le 28 octobre 1922. — © imago stock&people, via imago-images.de

Michela Marzano livre un récit intime et familial qui rejoint celui d'une Italie encline à confondre amnistie et amnésie

Vivant comme à cheval entre la France et l'Italie, professeure de philo à l'Université Paris-Cité, mais aussi députée entre 2013 et 2016 au parlement italien sur les bancs du Parti démocrate, écrivant ses essais et ses romans en italien et en français, Michela Marzano entretient avec son pays d'origine des rapports complexes marqués par son histoire familiale. Au fond, celle-ci n'a rien d'exceptionnel. Ce qu'il y a d'exceptionnel, c'est sa façon de la déterrer dans *Mon nom est sans mémoire*, avec obstination, le plus souvent contre la volonté paternelle et au risque de se couper d'une famille qu'elle aime.

Il est piquant de lire la narration de ce déshabillage familial, et pour ainsi dire national, au moment où accède pour la première fois au pouvoir à Rome, sous les traits d'une jeune femme, un parti aux racines néofascistes. Si l'Italie, malgré quelques timides tentatives

d'épuration à la fin de la guerre, avait tendance à refouler ce passé, la littérature tend aujourd'hui à fonctionner comme un antidote. Cela prend la forme du monumental [M d'Antonio Scurati](#), mais aussi d'une saga familiale passionnée et impitoyable comme le roman de Michela Marzano, d'abord paru en Italie en 2021.

« Aucune excuse »

Tout part de la découverte que Ferruccio, le père de l'autrice, un professeur d'économie de gauche, sorte de bobo transalpin, porte aussi le prénom de Benito. Comment Arturo, le grand-père de Michela, un juge estimé, réputé patriote et monarchiste (non synonyme de fasciste), a-t-il pu attribuer le prénom du Duce à son fiston ? Michela Marzano se lance dans une quête sans merci, interrogeant aussi bien sa propre vie que l'histoire familiale dont elle fait exploser les légendes. Son grand-père était en réalité, dès 1919, un des premiers admirateurs de Mussolini. Il a marché sur Rome le 28 octobre 1922. Cet « homme raffiné, un juriste cultivé », était non seulement fasciste, mais encore *squadrista*, c'est-à-dire adhérent à un groupe paramilitaire né avant le fascisme, mais dont il est devenu le bras armé.

A aucun moment Arturo Marzano n'a remis sa carte du Parti fasciste, ni n'a démenti son attachement au Duce

« Il y était, et il n'a aucune excuse, finalement », assène sa petite-fille Michela un siècle plus tard. « Mon grand-père, constate-t-elle un peu plus loin, a été le premier juge d'Italie à condamner des adolescents de quinze à vingt-cinq ans à plusieurs mois de prison ferme pour le seul fait d'avoir chanté *Bandiera rossa* », chant alors considéré comme une incitation à l'insurrection. A aucun moment Arturo Marzano n'a remis sa carte du Parti fasciste, ni n'a démenti son attachement au Duce, même quand le dictateur italien a adopté les lois antisémites en 1938 et quand il s'est rallié à Hitler.

Exploration dangereuse

Voilà le genre de récit familial, et d'une certaine manière collectif, s'avise l'autrice, que les citoyens de la Péninsule tendent à passer sous silence ou à occulter plus ou moins. Pour elle, « les Italiens s'exonèrent facilement ». Michela Marzano fouille dans les archives, rassemble des documents historiques, s'immerge dans les papiers enfouis à la cave de la maison familiale de Campi (près de Lecce), méticuleusement, non pas avec le regard distant de l'historienne, mais plongée jusqu'au cou dans l'histoire des siens qu'elle brasse jusqu'à extirper les tabous du silence, avec émotion, en tremblant parfois ; elle débusque la véritable histoire familiale au cœur de ses attaches et de ses affections. A aucun moment, le lecteur n'éprouve l'agacement que procurent parfois ces jugements contemporains assenés sur les faits d'un passé révolu. L'écrivaine apparaît elle-même en actrice dépitée par ce qu'elle découvre, elle se met en danger et parvient finalement à considérer les individus dans leur complexité.

Fidèle en amitié

Ce grand-père politiquement honni se double d'un homme fidèle en amitié et soucieux du bien-être des gens de sa juridiction ; leur consacrant ses dimanches, il les écoute et les aide sans calcul, de quelque bord qu'ils soient, à résoudre leurs difficultés. Le roman plonge dans l'histoire intime en partie façonnée par l'histoire politique, et trouve, ô paradoxe, des qualités de dévouement semblables chez le jeune Arturo, le frère gay de l'autrice, à celles de son

grand-père homonyme et fasciste. La romancière met aussi en évidence que son père Ferruccio, le professeur tourmenté d'une gauche bien-pensante, manifeste une tendance à se comporter en tyran domestique, un Duce de salon décochant parfois des gifles, alors que le grand-père fasciste Arturo se comportait plutôt en père de famille aimant, peu enclin à administrer des soufflets.

Ce roman tient d'une forme de littérature intime. Seuls quelques dialogues prêtés à des personnes disparues et quelques situations lui confèrent un statut romanesque. L'étalement du moi y prend parfois de grandes proportions et pourrait paraître complaisant s'il ne s'inscrivait dans une vertigineuse et nécessaire mise en perspective familiale et collective.



Genre : roman
Auteur : Michela Marzano
Titre : Mon nom est sans mémoire
Editions : Stock
Pages : 270